



Tim Willocks
La Cavale de Billy Micklehurst

ALLIA

La Cavale de Billy Micklehurst

TIM WILLOCKS

La Cavale de Billy Micklehurst

Traduit de l'anglais par
BENJAMIN LEGRAND



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2012

TITRE ORIGINAL
Billy Micklehurst's run

Vincent van Gogh, *Les Souliers*, 1886. Huile sur toile.
Amsterdam, Van Gogh Museum. © PrismaArchivo/
Leemage, pour l'image de couverture.
Achevé d'imprimer dans l'Union européenne pour
le compte des éditions Allia en avril 2012.
ISBN : 978-2-84485-568-8 / DÉPÔT LÉGAL : mai 2012
© 2012 by Tim Willocks.
© Éditions Allia, Paris, 2012.

BILLY MICKLEHURST avait l'habitude de raconter qu'en hiver, quand les nuits étaient mordantes et longues et que vous vous réveilliez avant les premières lueurs du jour, avec les cheveux collés par le givre, et quand les foyers et les asiles de nuits étaient pleins d'épaves jusqu'à la gueule – ou quand vous n'étiez tout simplement pas d'humeur à fréquenter les vivants – alors Billy, avec son costume dépe-naillé et ses chaussures sans lacets, courbant les épaules contre le vent, entamait la longue marche, depuis le bas monde entre Deansgate et la rivière, traversant les bunkers de béton de Hulme et la magnifique décrépitude de Moss Side, passant toutes sortes de choses en chemin, jusqu'à retrouver le sanctuaire qu'il recherchait ardemment dans la grande nécropole du Cimetière du Sud.

Il y avait plus d'un million de tombes dans le Cimetière du Sud, disait Billy. Il savait que c'était vrai, pour les avoir lui-même comptées une par une – chacune d'entre elles,

il le jurait – et pour avoir lu à la lueur de la lune les noms et les mots d’adieu sur un grand nombre d’entre elles. Plus encore – et il précédait cette nouvelle révélation d’un regard jeté par-dessus ses épaules voûtées, comme pour chasser la présence malvenue d’espions ou d’oreilles indiscrètes –, il affirmait être familier des esprits encore reliés à la terre de certains de ces morts enterrés depuis longtemps et si poétiquement commémorés. Les identités de ces morts encore présents, Billy refusait de les révéler – à quiconque, pas même à moi – parce que, disait-il, ils lui avaient confié une partie, petite mais précieuse, de leur âme, et que ç’aurait été briser cette confiance que d’identifier ces esprits qui l’avaient élu leur gardien et sauveur en ce monde.

Billy se rendait au cimetière parce que les conduits du crématorium dispensaient de la chaleur jusque tard dans la nuit, et donc, si vous dormiez sur ces conduits, vous pouviez vous rouler en boule, chaud comme un toast. Vous voyez, Billy disait que brûler des corps n’était pas comme brûler du bois ou du charbon. Non, les corps calcinés étaient comme

une sorte de centrale atomique. Même quand les cendres étaient froides, elles dégageaient une chaleur invisible que vous ne pouviez pas sentir avec vos mains, mais qui réchauffait vos os jusqu’à la moelle. C’étaient les esprits, vous voyez, luttant pour s’échapper de la terre. À ce moment – comme si ces esprits mêmes dansaient alors devant lui –, les yeux de Billy sortaient de leurs orbites, empreints d’une terreur plus pure et plus vraie que toutes celles que je devais voir par la suite. Car, expliquait-il, certains de ces esprits ne parvenaient jamais à s’échapper. Ils étaient piégés dans le Cimetière du Sud, pour toute éternité. Et plus tard, vers l’aube, quand la chaleur des conduits s’estomperait, leurs spectres allaient sortir Billy de son sommeil et le tourmenter de leur angoisse.

Les fantômes étaient réels, il le jurait devant Dieu. Il pouvait les voir aussi bien qu’il me voyait. Eux aussi étaient faits de chair solide et de sang, pas vaporeux ni effacés comme ils l’étaient toujours dans les films. Ils étaient de toutes tailles et de tous âges – depuis de vieilles dames flétries mortes dans la solitude et de

gros gars costauds aux corps écrasés par des voitures, jusqu'à un tout petit bambin marqué par la variole. Et ils venaient également de tous les temps passés – peut-être tout frais de la semaine dernière, ou alors d'il y a un siècle ou plus. Billy roulait des yeux empreints d'une pitié terrible et ses mains palpitaient comme des ailes brisées. Car la chose la plus horrible de toutes, c'était qu'aucun d'eux ne savait pourquoi ils avaient été abandonnés. Ce n'étaient pas de mauvaises gens – parce qu'il y en avait plutôt beaucoup enterrés là-dessous, parole de Billy; des gens qui avaient fait toutes sortes de choses affreuses. Mais en quoi un tout petit bambin pouvait-il être malfaisant? Non, c'étaient juste des gens, c'est tout, qui ne savaient pas pourquoi ils ne pouvaient pas s'échapper, ni pourquoi, d'entre tous les vivants, seul Billy Micklehurst pouvait se dresser dans l'obscurité et témoigner de leur souffrance.

Vous voyez, ils comptaient sur Billy Micklehurst pour tous les libérer. Et la source des tourments de Billy était celle-ci : il ne savait pas comment cela pourrait jamais se faire.

Quand on le regardait, Billy pouvait avoir dix ans au-dessous ou au-dessus de la cinquantaine. Des décennies sur les routes et d'innombrables litres de Mann's brown, de Yates's blobs et de spiritueux méthylés avaient forgé son squelette, sa peau et ses organes internes en une épave indestructible. Son visage était remarquable pour ses yeux et ses dents. Les yeux parvenaient à être à la fois profondément enfoncés et férocelement protubérants; et pendant que sa mâchoire inférieure se glorifiait d'une rangée complète de chicots jaunissants, ses gencives supérieures affreusement ravagées n'en abritaient que deux – une canine et une incisive – qui oscillaient, précaires, et dépassaient sur sa lèvre quand il refermait la bouche. Malgré ces handicaps, c'était à sa manière un type tout à fait coquet : ses cheveux étaient encore noirs comme du pétrole et toujours bien ramenés en arrière en un écheveau luisant de gras, révélant son large front moucheté de cicatrices. Il portait toujours un costume – en général gris et croisé – ses fines rayures subtiles constellées de taches multicolores aux

origines obscures et répugnantes. Ses chaussures étaient rarement lacées, car les lacets se cassent toujours et coûtent une fortune ; et en été – bien des années avant que cette tenue ne devienne de rigueur auprès de ceux qui affectent l'élégance –, il apparaissait souvent sans chaussettes, laissant voir des pieds aussi blancs que de la porcelaine de salle de bains, et traversés de délicats filaments bleus. Ses chemises avaient tendance à être élimées et crasseuses mais étaient invariablement égayées par une écharpe de soie écarlate avec une frange de glands dorés, qu'il portait en cravate autour de sa gorge.

Il racontait – en maintes occasions ; et toujours avec une fierté considérable – que cette écharpe lui avait été donnée en 1963 par “une femme fortunée du Leicestershire”, qui elle-même affirmait avoir couché une fois avec David Niven pendant la guerre.

La première fois que j'ai rencontré Billy, en juillet 1976, il était perché comme une gargouille vigilante sur un banc, dans le jardin du presbytère de St Ann, coudes sur les genoux, les mains nouées, ruminant sur les pavés polis

sous ses pieds et levant de temps à autre un œil pour ricaner des piétons émergeant du passage souterrain de King Street. J'avais dix-sept ans et je cherchais un endroit pour manger mon déjeuner, et pensais que ce petit jardin était pour ce faire un lieu exotique. Il me vint bien à l'esprit de ne pas m'asseoir à côté de la gargouille et de trouver un autre emplacement pour manger, mais comme cette idée semblait à la fois discourtoise et poltronne, je pris place sur le banc, à un mètre de lui. À cet instant – dans cet endroit saint, et insufflé comme je l'étais par les restrictions, bonnes et mauvaises, du Catholicisme romain –, le sac en papier que je tenais à la main et qui contenait un sandwich au fromage et à la tomate et des chips sel et vinaigre m'apparut soudain comme un instrument de torture. Cet homme devait certainement mourir de faim. Il sentait l'affamé. Pourtant, en même temps, je ne voulais pas attenter à sa dignité en disant effectivement : “Tenez, prenez ce sandwich, mon pauvre vieux.” Je n'ouvris donc pas le sachet. Comme je restais assis les yeux dans le vide, à soupeser ce problème moral inattendu,

la gargouille – coudes sur les genoux et doigts entrelacés – fit lentement pivoter sa tête et leva les yeux vers moi.

Je lui rendis son regard, plongeant dans ces yeux profondément enfoncés et pourtant protubérants qui avaient entrevu un univers que je ne connaissais jamais. Je ne savais pas quoi dire. Il était la vie vécue incarnée; et tout ce que j’avais fait se résumait à aller à l’école et passer des examens. Je me contentai de le regarder.

Il dit: “Je m’appelle Billy Micklehurst. Et j’en ai rien à foutre.”

Je levai mon sac en papier, comme si c’était une offrande à une idole païenne, et je lui dis: “Ça vous plairait, un sandwich?”

Billy plissa des yeux dubitatifs vers le sac et demanda, à propos du sandwich à l’intérieur: “Qu’est-ce qui y a dessus?”

Je répondis: “Fromage et tomate. J’ai des chips aussi, si vous aimez. Sel et vinaigre.”

Billy dit: “Envoie, alors.” Je sortis le sandwich et Billy le prit. Quand je lui tendis les chips, il secoua la tête. “Les chips me filent des gaz.”

Il engloutit le sandwich en quelques énormes bouchées qui laissaient des morceaux de croûte dépasser d’entre ses gencives et qu’il ramenait à l’intérieur du dos de sa main tout en clamant, par des louanges de reconnaissance envers le Christ, combien ce sandwich était bon. Il disparut en quelques secondes, et il me sembla que, parce qu’il avait trouvé sa dernière demeure la plus parfaite dans l’estomac de Billy, c’était probablement le sandwich le plus parfait qui ait jamais été fait. Billy sortit un chiffon souillé et essuya beurre, graines de tomate et salive de son menton. Avec la vivacité d’un magicien, il fit claquer le chiffon pour le débarrasser des miettes et le remit dans sa poche intérieure.

“Dieu te bénisse, Rouquin”, dit Billy. Il fit un geste de la main qui semblait englober le monde entier. “Ils sont partout, m’avertit-il. Alors les laisse pas te coller leurs foutues mains dessus.

– Qui? demandai-je.

– Ceux qu’essayeront de t’enfoncer, et toutes sortes d’autres choses qui vaut mieux

pas mentionner”, dit Billy. Il ajouta : “Parole, tu ferais mieux de m’croire.”

Et sur ce, Billy se leva du banc et s’éloigna.

CET ÉTÉ-LÀ, j’eus l’impression de tomber sur Billy tout le temps. Il était parfois engagé dans des discussions féroces avec un rassemblement dépenaillé de ses semblables, agitant ses bras, secouant ses poings et se retournant pour cracher dans le caniveau avec dégoût. En une occasion, cette fois sur la place St Ann proprement dite, je le vis danser la valse – avec une élégance surprenante et une perfection dans le style – le long du trottoir devant Sherrat & Hughes avec une canette de Hofmeister dans chaque main et un sourire béatifié sur le visage. Une autre fois, je le vis se tenir raide et muet à la sortie de la gare Victoria. Je lui souris en lui disant bonjour et lui demandai comment ça allait, mais Billy me fixa sans me reconnaître le moins du monde, me donnant le sentiment que j’aurais aussi bien pu être une créature venue d’une lointaine galaxie. Dès le lendemain matin, il me salua depuis son banc dans le jardin du

presbytère comme un vieil ami et m’offrit un coup à boire de ce qui sentait comme du Destop, sans le plus infime souvenir de notre rencontre de la veille.

Quelquefois, je marchais autour d’Ancoats avec lui et il me montrait les usines et les entrepôts dévastés où un homme sans liens pour le retenir pouvait se façonner une tanière. Les dimanches, j’allais parfois avec lui à la messe organisée par l’association St Vincent de Paul, dans une église abandonnée au milieu des ruines du Blitz à l’est de l’Erwell, où des groupes d’hommes comme Billy, et une poignée de femmes aussi, se rassemblaient pour écouter des lectures des Évangiles et recevoir la communion, de manière à payer le thé chaud et les sandwiches qui arrivaient enfin après le dernier “Amen”. Vous voyez, Manchester est une “bonne ville pour les clodos”, disait Billy. Une bonne ville. Bien meilleure que la plupart. Occasionnellement, Billy partait pour plusieurs semaines d’un coup et filait vers le sud, “pour des affaires de quelque importance qui vaut mieux pas mentionner, maintenant qu’elles ont été réglées”;

mais il revenait toujours, car Manchester était sa ville, sa bonne ville. Parce que, comme Billy le disait, à Manchester, même les flics étaient ramollis.

Et ainsi, dans mon imagination et grâce aux histoires de Billy et à ses visites guidées, une autre ville s'élevait, plus concrète et vivace que celle que je croyais connaître : une cité sombre. Une ville fantôme. Une ville de parias, fièrement dressée, majestueusement brisée : une architecture de perdition, de loin plus monumentale que les triangles grouillants de monde formés par les boutiques et les bureaux entassés autour des gares, et investie sans le savoir de la grandeur de son passé oublié. La ville sombre de Billy était une épopée dont le but, la conception et la construction étaient bien au-delà des moyens – ou des rêves – de l'homme moderne, et elle avait été bâtie par une race dont on ne reverrait jamais plus les semblables : vastes bagnes de briques rouges noircies où des générations jamais célébrées, et sans même de nom, avaient peiné à en perdre leurs vies ; des confiseries florentines en ruines qui se flattaient d'une richesse,

aussi vaniteuse qu'obscuré, évanouie depuis longtemps ; des quais brisés par les vents et la végétation, formés de pierres si grandes qu'elles auraient pu orner les tombes des rois de Memphis ; des temples vides élevés aux assurances et au commerce, au stockage et à la manufacture, à l'exploitation et à la cupidité ; des canaux festonnés d'écume sale, des incinérateurs rouillés, des poulies d'usines soudées à leurs chaînes par les intempéries ; la géométrie silencieuse des arches du chemin de fer et des pavés, que plus aucun pied ne foulait ; les décombres de l'école de Sharp Street avec son enseigne rouge effacée ; et les cheminées si élancées et si incroyablement hautes qui ne fumeraient plus jamais. Et tout cela vide, vaincu, délaissé, inutile et méprisé – par tous sauf Billy, dont le cœur souffrait pour une telle beauté et qui savait que, comme lui-même, la gloire de cette ville obscure allait bientôt disparaître pour de bon.

C'était l'hiver, un hiver mordant de février, et je n'avais pas revu Billy depuis des mois, quand je tombai sur lui un soir à Shudehill. Il avait les cheveux en bataille, pas rasé, sans

chaussettes malgré la froidure de la nuit et tremblant de la tête aux pieds, accroché à un réverbère dans une flaque de lumière jaune, et en pleurs. Il me vit approcher et se tordit pour libérer une main, en une invite désespérée.

“Rouquin, cria Billy. Rouquin! La partie est finie pour Billy! La rumeur se répand! Ils sont après moi!” Il marqua une pause, chuinta et de la bave jaillit de ses lèvres: “Je les ai sur le dos!”

Je l’emmenai au Turk’s Head et lui payai whiskey et bière, et les tremblements de Billy diminuèrent, mais pas l’angoisse et la terreur dans ses yeux. Il fixait l’intérieur de son verre, un homme assailli par des démons dans un monde que lui seul pouvait voir et où lui seul demeurait.

“Je vais te dire, fit Billy, ils ne me laisseront jamais m’en tirer. Pas cette fois. Cette fois je suis pendu, et c’est un fait. Et tu ferais mieux de me croire sur parole.”

Les larmes lui revinrent aux yeux et Billy essuya son visage avec son écharpe de soie rouge, dont la frange de glands dorés était grise de saleté. Il semblait brisé de confusion

et de chagrin. “Et personne peut rien y faire”, chuchota Billy, comme si même lui qui croyait aux fantômes ne parvenait pas à y croire. “Rien du tout.”

À cette époque, je n’avais que peu idée de ce que l’alcool pouvait faire au cerveau et de l’horreur aveugle de la psychose. Je ne savais pas que l’esprit de Billy était l’équivalent neurologique du paysage dévasté qu’il habitait. Les rues de sa mémoire et ses hallucinations étaient, de façon erratique, éviscérées et en ruines, bombardées et calcinées, plongées dans l’obscurité, emplies de gravats et infestées de rats affamés. L’intérieur de son crâne était comme les fragments brouillés d’innombrables puzzles – trempés dans l’alcool à brûler, cramés par les difficultés, ravagés par la malnutrition et la maladie – constamment assemblés et réassemblés par des mains tremblantes en tableaux fantastiques, distordus et pourtant endurés comme réels. Parmi ces morceaux de puzzle forgés par l’illusion, la psychose et l’imagination d’un cerveau endommagé, propulsé dans des contrées horribles et inconnues, il y avait sans doute de

grands pans de mémoire réelle, d'événements réels, de crimes réels, d'atrocités et de souffrance. Et pourtant, lesquels étaient lesquels – lesquels étaient réels, lesquels imaginaires et lesquels les progénitures malformées des deux –, personne ne le saurait jamais, et surtout pas Billy lui-même. Pour Billy, toutes ces choses étaient aussi concrètes que la table devant laquelle il était assis.

La partie était finie pour Billy. Ils étaient après lui. Et il allait y rester.

Malgré mon ignorance, je savais bien que Billy était malade – très malade – et je lui proposai de l'aider à gagner la Royal Infirmary pour faire des examens et prendre du repos ; des draps propres ; une toilette rapide et une remise d'aplomb, c'est tout. Alarmé, Billy se redressa en titubant. Il me dévisageait comme si je me révélais soudainement être l'un d'entre "Eux". Puis il se détourna brusquement et marcha à grands pas vers la sortie.

Je le rattrapai dehors, mais Billy ne voulait rien savoir. S'il allait à la Royal, il était un homme mort. Le destin de Billy Micklehurst était scellé. Ils étaient déjà sur ses talons. À la

minute où il s'allongerait dans cet hôpital, ils allaient "m'avoir comme ça" – il fit claquer ses doigts – et tout ce que j'entendrais ensuite de Billy serait que ses os flottaient dans la Bridgewater. Non. C'était maintenant ou jamais. Il fallait qu'il parte en cavale pendant qu'il avait encore une chance.

J'ignorais quoi faire et, à ce que j'en savais, Billy avait souvent vécu de tels épisodes et avait toujours réussi à échapper à leurs griffes ; je fourrai alors un billet de cinq livres dans sa poche, ce que Billy ne parut même pas remarquer, en lui disant de prendre soin de lui.

"Dieu te bénisse, Rouquin", dit Billy. Et sur ce, il disparut dans la nuit.

Planté là, j'aurais souhaité avoir le cran de partir avec lui. Mais il faisait noir et froid, et j'étais trop raisonnable ou effrayé, ou les deux. Je ne savais pas si j'aurais tenu toute la nuit, même s'il y arrivait. Je me convainquis que l'indestructibilité de Billy lui permettrait de danser un jour encore avec un sourire béatifié sur le visage. Mais cela ne fut pas le cas.

Trois jours plus tard, près du jardin de l'église St Ann, l'un des compagnons d'errance

de Billy, qui se présenta lui-même comme “Brady”, que je reconnus et qui me savait être une connaissance de Billy, me prit au collet dans le passage souterrain de King Street.

“Billy est mort, dit Brady. J’ai pensé que t’aimerais le savoir. Il s’est pendu à une croix du Cimetière du Sud, avec cette belle écharpe rouge qu’il portait tout le temps. Tu sais.”

Billy Micklehurst – l’homme indestructible – s’était donné la mort. Cela semblait impossible et pourtant inévitable. Avait-il entamé sa cavale jusqu’au cimetière avec cette pensée lugubre à l’esprit ? Ou étaient-ce les fantômes de l’angoisse qui l’avaient extirpé de son sommeil et poussé à mourir seul dans un tourbillon de solitude et de peur ? Quelles que soient les raisons ou les intentions, un désespoir impénétrable avait fait que se pendre lui-même à une tombe était une perspective plus attirante que la douleur de voir poindre un nouveau jour.

Je dis à Brady que j’étais désolé.

Brady hocha la tête et m’accorda que c’était vraiment dommage. Mais Brady poursuivait lui aussi des sentiers difficiles, et il souligna

que ces choses se produisaient, et qu’après tout, Billy Micklehurst avait tenu bien plus longtemps que la plupart. Sur ce, nous nous séparâmes dans le jardin du presbytère, et on en resta là.

J’ai appris par la police que c’était vrai. Billy s’était pendu à une croix ; aucun acte criminel n’était suspecté. Personne ne réclama son corps et ils l’enterrèrent dans une tombe pour indigents à Longsight, qui, en fin de compte, est une dernière demeure aussi bonne qu’une autre. Billy avait vécu sa vie comme il l’entendait et la ville – comme toutes les villes – recéléait encore bien plus d’histoires noires que Billy ne pouvait en raconter. Pourtant, je pensais à lui : à chaque fois que je me baladais sur la place St Ann, ou que je grimpais à Shudehill, ou que je passais par Ancoats en prenant le bus 236. Je n’arrivais pas à me le sortir de la tête. Si bien qu’un soir de l’été suivant, après être sorti tard dans Chorlton, je traversai à pied le Cimetière du Sud pour voir si les fantômes de Billy hantaient encore les parages.

Ils n’étaient plus là, à ce que je pouvais voir, mais c’était un endroit vraiment étrange.

Je repensais à Billy, encerclé par les spectres qu'il ne pouvait pas délivrer, et j'en vins à souhaiter un événement surnaturel ou une révélation du genre de celles auxquelles je n'avais jamais cru. Aucun événement de ce type ne se produisit. Aussi, à la place, je l'imaginai. J'imaginai l'esprit de Billy s'élevant – indestructible – de sa tombe pour indigents à Longsight et plongeant en piqué du haut des cieux comme un Joueur de Flûte en haillons pour rallier ces morts, qui n'avaient jamais rien fait de mal, attachés à la terre. Ils le voyaient tous venir et ils hurlaient son nom – “Billy! criaient-ils, nous sommes là! Nous sommes là!” – et Billy riait, roulait des yeux et brandissait dans son poing l'écharpe rouge du Leicestershire. Et cette fois – maintenant que lui aussi était libre et qu'il avait réussi sa cavale –, les fantômes pouvaient briser leurs liens pour le suivre. Ils firent le tour de la nécropole une fois, avec Billy riant à l'avant-garde, puis il les mena vers l'infini et ils disparurent.

Un tel exode n'eut jamais lieu – ou, en tout cas, je n'étais plus là pour le voir – mais cela

me remonta le moral de penser qu'il l'aurait pu; et l'effet dure toujours. Car, depuis ce jour, quand j'ai le blues – quand la partie est terminée, que la rumeur se répand et qu'ils sont après moi – alors je pense à Billy Micklehurst et à son ultime cavale, et Billy m'aide à me libérer, moi aussi, des tourments.